

Sur les traces des disparus de la Grande Guerre

Entre 1914 à 1918, 700.000 soldats sont portés disparus. Parmi eux, ces 20 Britanniques découverts bras dessus, bras dessous, ont retrouvé une histoire grâce aux archéologues.



C

Ce fut une boucherie. De 1914 à 1918, dix millions d'hommes sont morts sur les champs de bataille des plaines du Nord et des vallées de l'Est de la France. Quelque 700.000 combattants restent portés disparus. A quelques kilomètres de la frontière belge, ils gisent tout proches de la surface du sol. Un siècle après leur mort, les archéologues français de l'Inrap (Institut de recherches archéologiques préventives) tentent de sortir ces soldats de l'oubli. Leurs fouilles menées sur cinq sites d'exception sont rassemblées depuis peu dans un webdocumentaire passionnant*.

Comment expliquer qu'autant de soldats demeurent sans sépulture ? « Quand on soulève la couche végétale et que l'on observe la forteresse enterrée qu'est le champ de bataille, on s'aperçoit qu'il y a une multitude de raisons. Il y a le soldat fauché en une seconde par un éclat d'obus. Il y a un autre, atomisé en morceaux épars, sans plus aucune connexion anatomique, que les camarades n'iront pas rassembler, explique l'archéologue Gilles Prilaux (Inrap). Il y a aussi les proto-sépultures : on enterre le défunt à la va-vite dans un trou d'obus ou dans une fosse creusée rapidement avec les camarades, tout en pensant venir le rechercher quelques jours ou semaines plus tard. » Mais ils ne reviendront pas, eux-mêmes fauchés par la mort. Le défunt devient alors un soldat inconnu.

Et puis, il y a le cas des « Grimbsby Chums ». A quelques mètres de la route nationale 50 à Arras, à 40 cm sous le sol, une fosse commune exceptionnelle, longue de 15 mètres, a été découverte. Vingt corps y reposent, côte à côte, bras dessus, bras dessous. Les soldats forment une grande chaîne humaine face à l'ennemi, ultime geste de défi. Des amis ont voulu en urgence leur offrir une sépulture digne des liens de camaraderie qui de-

vaient les unir de leur vivant. Leur mort a été violente : les corps sont criblés d'éclats d'obus et de Shrapnel.

Dans la fosse, pas d'objets personnels ni de plaque d'identité, rien qui puisse identifier nommément les corps. Mais la présence de deux casques « brodie » indique qu'ils sont britanniques. Des badges « Lincoln » retrouvés sur les épaules de certains d'entre eux révèlent leur appartenance au 10^e bataillon du Lincolnshire. Et ce sont leurs compagnons d'armes du régiment qui, défiant les tirs d'artillerie, les ont inhumés en plein champ de bataille, allant à l'encontre des pratiques funéraires référées par l'Angleterre.

Les analyses ostéo-anthropologiques décrivent une population de même origine géographique et la structure des os du front de trois d'entre eux atteste même un lien de parenté. En recoupant ces résultats avec les journaux de marche des armées,

« La peur de mourir inconnu était très forte chez les soldats »

GILLES PRILAU, ARCHÉOLOGUE

les archéologues découvrent que ces hommes viennent tous d'un même petit port de pêche du nord de l'Angleterre, Grimsby.

Avant de mourir ensemble, les vingt soldats ont grandi sur les mêmes bancs d'école, ont trouvé leur premier emploi dans la même usine ou sur le même chantier. Le jour où l'appel aux armes est placardé, ils font partie des 200 hommes qui s'engagent. Les « Grimbsby Chums », les vingt potes de toujours, mourront le 9 avril 1917.

Aujourd'hui, bien que leurs noms soient connus, aucun corps n'est formellement identifié (des tests ADN n'ont pas pu être réalisés). Dans la tradition britannique, ils sont désormais enterrés dans un cimetière au plus près de leur lieu de décès. Mais sur leurs tombes, figure à jamais la mention « *known unto God* » (connu de Dieu seul). Les « Chums » sont sortis de l'oubli, pas de l'anonymat.

Mourir dans l'oubli. Cette an-

goisse rongait les soldats de la Première Guerre mondiale. « Cette peur était très forte, chez tous, quelle que soit leur nationalité », explique Gilles Prilaux. Certains demandaient à leurs amis de mettre une bouteille de pinard à leurs pieds avec leurs nom et adresse dans le cas où ils viendraient à mourir. D'autres fabriquaient des médailles non réglementaires qu'ils glissaient dans les poches de l'uniforme ou du pantalon. Et ce, dans l'espoir de pouvoir être identifiés, car ils voyaient bien le destin des soldats abandonnés à pourrir sur le champ de bataille. »

Et grâce à l'archéologie de la Grande Guerre, des soldats deviennent les parents de descendants toujours bien en vie. « Pour les familles, c'est très bouleversant de voir le retour de l'un des leurs, poursuit-il. Je me souviens d'Archibal MacMillan, un Ecossais qui n'avait jamais connu son père mais dont nous avons retrouvé (et pu identifier) le corps lors d'une fouille dans la région d'Arras. Voir ce vieux monsieur rendre les hommages à ce père qu'il n'avait jamais connu, c'était très fort. »

LAETITIA THEUNIS

BOULT-SUR-SUIPPE

Double sépulture

Un cimetière de fortune se tenait à Boulton-sur-Suippe, dans la Marne. Durant les combats, 600 soldats allemands y ont été enterrés. Dans les années 20, ces corps ont été exhumés par les Français pour rejoindre de grandes nécropoles nationales. L'archéologue Bruno Duchêne a entrepris des fouilles dans cet ex-cimetière. « Beaucoup de corps étaient encore en place. Parfois, seul le crâne avait été prélevé ou un morceau de bras ou une jambe, pour faire "office de". Ce comportement dépasse ce qu'on connaissait de l'anthropologie funéraire. Ces soldats sont donc identifiés, listés et enterrés dans leur nécropole nationale, mais avec un morceau de corps enterré à un autre endroit. » August Seelmeyer est l'un d'eux. Son identité a été déterminée grâce à sa plaque d'identification. D'abord illisible, elle a été envoyée au laboratoire des métaux ferreux. L'analyse radiographique a révélé son âge, son village de naissance et son appartenance au régiment d'artillerie allemand FAR26. Après six jours de combat, August est frappé par un obus. Il avait 19 ans.

L. TH.

MASSIGES

Volatilisés dans l'explosion d'une colline

Dans la Vallée de l'Aisne, les corps de cinq soldats allemands ont été mis au jour durant l'été 2014. Les squelettes disposés de dos et de face révélèrent une sépulture de catastrophe. « On a certainement lâché la toile de tente, et les corps ont roulé dans le trou. Puis, leur sépulture a disparu sous les broussailles et fut oubliée », explique l'archéologue Yves Desfossez. Ils possédaient encore leurs objets personnels. En l'absence de plaques, seul un vestige d'une patte d'épaule a permis d'identifier partiellement ces soldats : ils étaient réservistes et faisaient partie du 88^e régiment d'infanterie de réserve allemand. Les médecins légistes estiment les squelettes âgés d'une quarantaine d'années. Par ailleurs, en l'absence de trauma osseux, ces soldats seraient morts par le souffle d'une explosion. Peut-être celle du 3 février 1915, quand une colline truffée de mines se volatilisa avec le 88^e régiment, projetant dans les airs, Français et Allemands, selon un témoignage écrit laissé par un soldat.

L. TH.



Une fosse commune étonnante a été retrouvée à 40 cm seulement sous terre, à quelques mètres d'une route. © D.R.

CARRIÈRE DE L'AISNE

Atomisés par un obus

Sur la paroi d'une grotte dans une carrière de l'Aisne, une épitaphe : « Ici gît le sergent Smith - ainsi que 3 artilleurs - 29^e régiment d'artillerie, 1914. » Le sol venant d'être retourné par des pilleurs, il y avait urgence à voir si les corps y étaient toujours. Mais hormis quelques phalanges, rien. L'historien Jérôme Butter a retrouvé leurs noms. L'un des artilleurs s'appelait Charles Lightfoot et était écossais. Sa femme tombée enceinte six mois avant la déclaration de guerre, il ne verra jamais sa fille. Le 13 septembre 1914, lui et ses trois camarades ont été « atomisés par l'explosion d'un obus », selon des témoignages écrits de soldats. Débute alors une succession funéraire ubuesque. D'abord inhumés à la hâte dans la grotte, ils y sont oubliés. Ignorant leur sort, l'Angleterre leur attribue une tombe dans un cimetière français. Sur cette sépulture vide est mentionné « *A Soldier of the Great War* ». Dans les années 20, les corps sont exhumés de la grotte, mais l'épitaphe passant inaperçue, une troisième sépulture leur est donnée, anonyme elle aussi.

L. TH.

ROCLINCOURT

Le soldat au pied de la villa

Il y a cinq ans, lors de la construction d'une canalisation devant une maison de Roclin-court, des ouvriers y découvrent un squelette. Pris sous les bombardements ennemis, le soldat a été enseveli avec ses effets personnels et son équipement. Mais ni ses papiers (illisibles) ni son alliance (lisse) ne révèlent son identité. C'est en nettoyant sa plaque militaire que l'on a pu lui donner un nom : Pierre Grenier. La guerre à peine déclarée, il est enrôlé et quitte l'Ardeche, son métier de menuisier et sa femme enceinte de jumeaux. Un an plus tard, une photographie prise la veille de son décès, montre un homme portant le poids de la guerre sur ses épaules. De la Marne à Arras en passant par Charle-roi, il a parcouru des centaines de kilomètres à pied. Il meurt enseveli par le mur de la tranchée qui s'écroule sous les tirs ennemis, qui tuent 566 soldats cette nuit-là. Porté disparu depuis le 25 septembre 1915, il n'est déclaré mort qu'en 1921. Il aura fallu un siècle pour que son corps soit retrouvé. Pierre Grenier repose désormais dans le caveau familial.

L. TH.